Les "choses divines" dans le De nuptiis de Martianus Capella

Autor(en): **Bovey, Muriel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2004)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870145

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES « CHOSES DIVINES » DANS LE *DE NVPTIIS* DE MARTIANUS CAPELLA

Les *Noces de Philologie et de Mercure* de Martianus Capella se divisent en deux parties : le « mythe » et les « Arts ». Cette étude montrera que la première partie se réfère à la théologie mythique de Varron en proposant un discours de type poétique sur les dieux. Du schéma tripartite de la théologie varronienne (mythique, philosophique et civile), on verra ensuite que Martianus Capella rejette la voie de la philosophie, mais qu'il fait en revanche de la partie civile (les rituels en l'honneur des dieux) le pendant de la culture profane des Arts libéraux. Finalement, on mettra en évidence la manière dont les deux parties du mythe et des Arts se rejoignent pour illustrer, par des biais différents, une sotériologie de la culture humaine et divine qui s'adresse aux deux sexes, en soulignant leur parité.

Le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella est en grande partie un traité des arts libéraux : sept de ses neuf livres exposent tour à tour la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique. Or, cette prépondérance des traités techniques ne doit pas tromper le lecteur. La culture libérale, dans ce texte rédigé probablement autour de 400 après J.-C.[1], n'est pas une finalité, mais une étape

---

[1] Les tentatives de datation du *De nuptiis* restent à ce jour hypothétiques. Une souscription datée de 498 ou de 534, à l'occasion de la révision du texte, constitue le *terminus ante quem*. L'identification des sources de Martianus Capella ne permet pas de reporter le *terminus post quem* au-delà de la fin du IIIe siècle. On trouvera la bibliographie nécessaire à la question de la datation, ainsi que la justification de ma proposition de datation du texte autour de 400, dans Muriel BOVEY, *Disciplinae cyclicae. L'organisation du savoir dans l'œuvre de Martianus Capella*, Trieste : Università di Trieste, 2003, p. 9-10, n. 2.

préliminaire au parcours de l'âme désireuse de retrouver sa patrie divine. Dans un style parfois obscur, les deux premiers livres de l'œuvre ainsi que les parties allégoriques qui ouvrent et concluent les traités des arts évoquent le destin exceptionnel d'une mortelle, Philologie, qui grâce à son érudition à la fois profane et sacrée obtient l'apothéose et l'union au dieu Mercure. Ces passages, dont la portée sotériologique est indéniable, illustrent la hiérarchie qui subordonne la science humaine à la science divine.

Les pages qui suivent ont pour objet le traitement des questions sacrées dans l'un des derniers textes de tradition « païenne » que l'Antiquité nous ait livré. On examinera dans un premier temps la forme littéraire réservée à la sphère du divin, puis le contenu de l'enseignement théologique, et finalement l'espoir de salut qui s'offre au lecteur et anime l'ensemble de l'œuvre.

1. Le « mythe » en tant que discours consacré aux « choses divines »

Au début du *Commentaire du Songe de Scipion*, Macrobe justifie le recours de Cicéron à la fiction dans le cadre de sa *République*, un texte d'orientation pourtant politique. Le commentateur entreprend à cet effet une analyse des différentes catégories de la fiction selon un procédé de classification basé sur des critères d'admission ou de rejet[2]. Ainsi la fiction pour le seul plaisir sera-t-elle distinguée de la fable morale. La philosophie rejette la première catégorie. La deuxième est divisée en deux sous-parties selon des critères de véracité : lorsque la fable n'est qu'un tissu de mensonges, elle est rejetée. Lorsqu'au contraire son sujet est basé sur la vérité, mais emploie les moyens de la fiction pour l'exprimer, elle est admise sous le nom de *narratio fabulosa*. À l'intérieur de celle-ci, une dernière subdivision repose sur des critères moraux : le récit peut se composer d'épisodes honteux et indignes, ou d'épisodes pieux et dignes. La philosophie ne conservera du domaine de la fiction que la *narratio fabulosa* de caractère honnête. Macrobe conclut sa classification en soulignant que la *narratio fabulosa* elle-même n'est pas admise dans tous les débats philosophiques : le dieu suprême ne peut être appréhendé par le langage discursif, pas même sous le voile de la fiction. Seules les images et les similitudes donneront quelques notions de ce que la parole humaine ne suffit à décrire.

---

[2] Macrobe, *Le Songe de Scipion* 1.2.6-14.

Dans ce passage, le commentateur du Ve siècle résume l'une des grandes interrogations de la philosophie antique : la recherche de la vérité admet-elle le recours à la fiction, bien souvent considérée comme mensongère ?

Le *De nuptiis*, probablement légèrement antérieur au *Commentaire du Songe de Scipion*, ne propose pas une réflexion théorique sur la rôle de la fable. Mais on constate que Martianus Capella, bien qu'il recoure à une terminologie différente, illustre une conception analogue à celle de Macrobe et légitime la fiction pour évoquer le domaine du sacré.

L'auteur désigne du terme de « fable » *(fabula)* l'ensemble de son œuvre, qu'il divise en deux parties : le « mythe » *(mythos)* et les « arts » *(artes)*. Le mythe, qui recouvre deux livres, illustre l'ascension de Philologie vers l'immortalité divine. Or, au moment où Philologie fait face au dieu suprême, le récit s'interrompt brutalement pour laisser place aux exposés des Arts libéraux, qui, répartis en sept livres, contiennent les bases du savoir indispensable au lecteur désireux d'accéder un jour à un destin semblable. Le mythe s'achève sur des propos mystérieux et des non-dits, avant de céder la place aux Arts de la seconde partie de l'œuvre.

On reconnaîtra dans le mythe un récit véridique de vocation religieuse, exprimé au travers de la fable, pour reprendre la définition de Macrobe. Sous le voile de la fiction, le mythe de Martianus Capella enseigne que l'âme doit recourir aux sciences profanes et sacrées afin de regagner la connaissance de sa propre origine, qui la conduira à l'union divine. Comme chez Macrobe, le mythe de Martianus Capella ne semble pas en mesure de rendre compte de l'expérience mystique proprement dite : le recours au langage humain est banni au sommet de la hiérarchie du sacré.

C'est à juste titre que Martianus Capella, dans la dédicace finale de l'œuvre à son fils (9.997-1000), laisse le choix entre une lecture orientée vers la profondeur interprétative, comme le suggère la forme fréquentative du verbe *lectitans* (9.1000), et une approche légère pour le plaisir, évoquée en particulier par le groupe *senilis fabula* (9.997). Cette ambivalence se justifie si l'on se réfère à la fonction de la méthode allégorique : le recours aux moyens de la fiction n'est qu'un voile destiné d'une part à protéger la vérité qu'elle contient des oreilles indiscrètes du vulgaire, et d'autre part à inciter à la recherche de la vérité celui qui ne ménagera pas ses efforts pour la découvrir. Si le fils de Martianus Capella l'a compris, il suivra les conseils de son père : il relira

attentivement *(lectitans)* le *De nuptiis* et ne se trompera pas devant l'apparence de futilité (9.1000 : *nugae*) du récit.

Le terme grec de *mythos* est rare dans la latinité. Il est toutefois attesté dans un contexte technique bien précis : il désigne le premier des trois genres de théologie (mythique, physique, civile) dans une classification attribuée par Augustin en particulier aux *Antiquités humaines et divines* de Varron[3]. Cette division recouvre les discours des poètes, des philosophes et des peuples sur ce que Varron nomme les « choses divines ».

On ne soulignera jamais suffisamment l'importance de Varron dans le *De nuptiis*[4]. Puisqu'il est probable que la désignation de *mythos* soit issue de la terminologie varronienne, il vaut la peine de poser l'hypothèse d'une reprise, du moins partielle, du système même de la tripartition théologique au sein de l'œuvre. Martianus Capella envisage-t-il aussi le rôle des philosophes dans les « choses divines », ainsi que celui des rituels observés par les citoyens pour honorer les dieux ?

2. *La théurgie, pendant des Disciplines profanes*

On montrera dans les lignes qui suivent que la « théologie civile » apparaît dans le *De nuptiis* comme pendant des Arts libéraux. Martianus Capella semble même réinterpréter le schéma tripartite de Varron pour le lier, ou plus précisément pour le réduire à la division binaire de ses *Antiquités humaines et divines*.

---

[3] Augustin, *La Cité de Dieu* 6.5 : *Deinde illud quale est, quod tria genera theologiae dicit esse, id est rationis quae de diis explicatur, eorumque unum mythicon appellari, alterum physicon, tertium ciuile ? Latine si usus admitteret, genus, quod primum posuit, fabulare appellaremus ; sed fabulosum dicamus ; a fabulis enim mythicon dictum est, quoniam* μῦθος *Graece fabula dicitur*. Au sujet de la tripartition théologique, se référer à Pierre BOYANCÉ, « Sur la théologie de Varron », in *Études sur la religion romaine*, Rome : École française de Rome, 1972, pp. 253-282, ainsi qu'à Godo LIEBERG, « Die *theologia tripertita* in Forschung und Bezeugung », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I.4, Berlin / New York : W. de Gruyter, 1973, p. 63-115.

[4] À ce sujet, se référer à Michel SIMON, « Zur Abhängigkeit spätrömischer Enzyklopedien von Varro », *Philologus*, 110 (1966), p. 88-101 ; Romeo SCHIEVENIN, « Varrone e Marziano Capella », *Bollettino di studi latini*, 28 (1998), p. 478-493 ; Ubaldo PIZZANI, « Il problema della presenza di Varrone nella tradizione enciclopedica latina dei secoli III-V d. C. », in *Cultura latina pagana fra terzo e quinto secolo dopo Cristo. Atti del Convegno, Mantova, 9-11 ottobre 1995*, Florence : Olschki, 1998, p. 287-316.

Au sein de la tripartition théologique, Varron reconnaissait la supériorité du discours philosophique sur les deux autres. Or, Martianus Capella, s'il manifeste le même respect envers le personnage de Philosophie, ne manque pas pour autant d'insister sur son caractère dépassé[5]. Vénérable, certes, mais désormais incapable de remplir le rôle illustre qui par le passé la mettait, en assurant le salut à ses disciples, au sommet de la hiérarchie du savoir, la science spéculative est remplacée dans le *De nuptiis* par la Philologie, c'est-à-dire par un type de connaissances encyclopédiques.

C'est au sein de la philologie que Martianus Capella reprend et accueille une autre division traditionnelle du savoir, celle qui organise les *Antiquités humaines et divines* de Varron[6], la répartition entre « choses humaines » et « choses divines »: la dot de Philologie est constituée de sept Disciplines, offertes par Mercure, ainsi que de sept autres jeunes femmes, offertes par Phronesis, la mère de Philologie.

Le premier groupe, objet des livres III à IX, se répartit dans un ordre qui obéit à des critères stricts de hiérarchie[7]; l'élève, qui débute tout jeune, doit progressivement s'élever du matériel au spirituel par l'étude des Disciplines successives. À la Grammaire (l'analyse du mot simple) succède la Dialectique (l'insertion et l'organisation logique des mots au sein de la phrase), puis la Rhétorique (l'art du bien parler). Ce sont là trois arts du langage, subordonnés aux suivants, mais déjà répartis selon des critères hiérarchiques d'ordre avant tout pédagogique: ils conduisent l'élève du simple au complexe. Viennent ensuite les arts du nombre, régis par des critères d'ordre spirituel. Ils trahissent une conception néo-platonicienne qui voit dans le nombre le principe

---

5 Se référant implicitement à la *Lettre* 108 de Sénèque, Martianus Capella admet, sans les regrets du philosophe du Ier siècle, la fragmentation des connaissances : la culture philologique a remplacé la culture philosophique. Dans le *De nuptiis*, les savoirs particuliers, incarnés par les différentes Disciplines, trouvent leur unité au sein de la Philologie.

6 Augustin, *La Cité de Dieu* 6.3-10, expose le contenu des 41 livres malheureusement perdus des *Antiquitates rerum humanarum diuinarumque* de Varron. Vingt-cinq livres étaient consacrés aux choses humaines et seize aux choses divines.

7 L'organisation hiérarchique est un thème récurrent dans la pensée néo-platonicienne. Augustin lui consacre d'ailleurs un traité entier, *L'Ordre (De ordine)*. Au sujet de la hiérarchie des Disciplines dans le *De nuptiis*, se référer à M. Bovey, *Disciplinae cyclicae*, p. 146-148 et 353-354.

de la divinité et la libération des contingences matérielles. Si la supériorité du nombre s'affirme aux dépens du langage, on observe au sein même des arts du nombre une progression hiérarchique vers la réalité divine.

Succédant à une Géométrie désireuse de gagner l'immortalité astrale, mais n'occupant encore qu'une position intermédiaire entre la Terre et le Ciel, l'Arithmétique impose un enseignement théologique, qui établit le nombre comme principe originel, générateur de l'Univers.

La conception sotériologique illustrée dans le *mythos* réapparaît dans le traité d'Astronomie. L'union de Philologie à Mercure est invoquée par une Discipline comme argument en faveur d'une présentation qui va désormais au-delà de la simple compilation. Première mortelle à avoir percé les secrets des dieux par son érudition à la fois profane et sacrée, Philologie contraint ceux-ci à se découvrir et ouvre ainsi aux humains les agissements des divinités, autrement dit la science des mouvements planétaires.

Au sommet du cycle des Disciplines, Harmonie réunit les deux composantes humaine et divine, en présentant à la fois les lois numériques de la musique et celles de l'harmonie cosmique. La hiérarchie qui régit l'ordre des disciplines de la culture libérale conduit ainsi aux portes du sacré, si bien qu'au sommet de l'échelle, l'enseignement dispensé rejoint le discours sur les dieux.

Or, avant que la parole soit donnée à Harmonie, Apollon évoque un autre groupe de sept jeunes femmes, désignées comme le cadeau de Phronesis en l'honneur du mariage de sa fille[8]. Quelques rapprochements superficiels (même nombre, érudition et beauté comparables) font du cadeau de la mère de Philologie le pendant de celui de Mercure. Toutefois, au-delà de ces correspondances structurelles, ce second groupe de figures allégoriques se distingue du premier par sa fonction, son type de connaissances, ainsi que par le traitement qui lui est réservé : ces jeunes femmes jouent le rôle d'intermédiaires entre les hommes et les dieux, elles bénéficient d'un savoir divin, et elles ne sont présentées que de manière obscure et énigmatique.

Ces caractéristiques suggèrent que le pendant des disciplines libérales varroniennes représente les connaissances sacrées que Philologie a acquises pour se présenter devant le Sénat divin. Elles forment la théologie civile, celle qui, selon Varron,

---

[8] Martianus Capella, *De nuptiis* 9.892-896.

« enseigne quels dieux honorer officiellement, de quelles cérémonies et de quels sacrifices chacun doit s'acquitter[9] ».

Il va sans dire que Martianus Capella réoriente le culte des dieux selon la conscience religieuse de son époque, bien différente de celle de Varron, et qu'il n'hésite pas par ailleurs à se distancier de son modèle pour adopter des solutions souvent originales[10]. En fait, les jeunes femmes du *De nuptiis* évoquent les pratiques théurgiques répandues parmi les derniers païens, notamment sous l'influence de Jamblique[11]. Quant au secret qui les entoure, il est conforme aux conceptions néo-platoniciennes sur le traitement des sujets religieux, comme on l'a montré dans la première partie de cette étude.

Après avoir, par le biais du mythe, évoqué le retour de l'âme dans sa patrie divine, l'auteur du *De nuptiis*, abandonnant explicitement la voie offerte par la philosophie, se tourne vers la philologie qu'il divise en deux parties, humaine et divine. Les disciplines libérales font l'objet de traités détaillés, tandis que les exposés des sept autres jeunes femmes sont renvoyés hors du cadre de l'œuvre. Le schéma tripartite de la théologie varronienne est donc réduit aux deux voies mythique et civile. La science des rituels envers les dieux forme le pendant de la culture profane des Arts libéraux, si bien que Philologie réunit les deux grands aspects du savoir que l'Antiquité attribuait en général à la philosophie, mais que Varron avait illustrés avec succès dans un ouvrage de philologie, les *Antiquités humaines et divines*.

Dans le mythe des deux premiers livres, Philologie, parvenue à un certain stade de son initiation, est contrainte de se dépouiller de tout ce qu'il y a de « mortel » en elle. C'est ainsi qu'elle vomit les Arts et les Disciplines[12], c'est-à-dire toutes les matières du savoir profane[13].

---

[9] Augustin, *La Cité de Dieu* 6.5 (où Augustin se réfère aux *Antiquités* de Varron).

[10] On notera en particulier, au sein des Arts libéraux, le refus clair de l'Architecture et de la Médecine varroniennes, qui selon les critères dominants du néo-platonisme sont considérées comme des disciplines matérielles.

[11] À ce sujet, se référer à Robert TURCAN, « Martianus Capella et Jamblique », *Revue des études latines*, 36 (1958), p. 235-254.

[12] À propos de la différence entre les Arts et les Disciplines, se référer à M. Bovey, *Disciplinae cyclicae*, p. 64-87.

[13] Martianus Capella, *De nuptiis* 2.134: *« heus, inquit, uirgo, praecepit deorum pater hac regali lectica in caeli palatia subueharis, quam quidem*

Les Disciplines des livres III à IX exposent les investigations savantes de l'intellect pour maîtriser les connaissances que le dieu Mercure a mises à la disposition des mortels. Les sept jeunes femmes éduquées par Phronesis, en revanche, ne sont jamais présentées sous le nom d'*Artes* ou de *Disciplinae*. Leur description met l'accent sur leur proximité des dieux, comme l'atteste en particulier, aux chapitres 9.892 à 896, le vocabulaire religieux (*antistitia*, *deorum*, *nefas*, *libare*, *litare*) et la composante du secret, propre à la sphère du sacré (*pectorum arcana*, *uoluntatis abditae interpretamenta*). Ces jeunes femmes, dont certaines exercent la fonction de prêtresses, ont un statut intermédiaire entre les dieux et les hommes. Elles sont indispensables aux mortels qui veulent pénétrer les secrets de l'Univers et s'élever vers les dieux[14]. C'est à leur seul contact que la distance entre les deux mondes peut être brisée et que la communication s'établit[15].

On trouve aux chapitres 1.21-22 une arétalogie de Philologie ; le dieu Apollon, qui fait d'elle la patronne des Disciplines libérales, n'en exalte pas moins les facultés mantiques de la future épouse[16]:

> *Quae possit docta totum praeuertere cura*
> *quod superis praescire datum. Quin crebrius in nos*
> *ius habet illa, deos urgens in iussa coactos.*

> Elle a le pouvoir, par sa science accomplie, d'anticiper le don de prescience, réservé aux dieux. En vérité, bien souvent, elle a autorité sur nous, contraignant les dieux à obéir à ses décrets.

Apollon se réfère là aux pratiques de la théurgie, cet art de contraindre la divinité à sa volonté par des pratiques rituelles. Il en justifie l'usage et incite les mortels à recourir à la divination dans les vers qui introduisent ce même poème :

---

nulli fas attrectare terrigenae [...]»; 2.138 : *Sed dum talia uirgo undanter euomeret, puellae quamplures, quarum Artes aliae, alterae dictae sunt Disciplinae, subinde, quae ex ore uirgo effuderat, colligebant* [...].

[14] Martianus Capella, *De nuptiis* 9.893 : *Denique ex his quamplures antistitia professae diuum, ac ni per illas nefas in terris sanctis libare numinibus, certe litare penitus abnegatum.*

[15] Martianus Capella, *De nuptiis* 8.893 : *nam inter diuina humanaque discidia solae semper interiunxere colloquia.*

[16] Pour les deux passages qui suivent (Martianus Capella, *De nuptiis* 1.22, v. 18-20, puis 1-4), la traduction française est celle de Viviane Di Natale, « Martianus Capella. *Les noces de Mercure et de Philologie*. Traduit du latin et annoté », *Dédale* 11 / 12 (automne-hiver 2000), p. 454-510.

Anxia cum trepidis nutat sententia rebus,
fluctuat incertis aut sors ignota futuris,
consultet mortale genus (quippe indiga ueri
cura facit dubium uel spes incerta fatigat).

Quand, aux temps périlleux, l'esprit en proie aux alarmes se trouble, ou que leur sort inconnu fluctue au gré d'un avenir incertain, que la race des mortels — que rend hésitants l'angoisse en quête de vérité, ou tourmente quelque espoir incertain — consulte les dieux.

Autrement dit, Apollon conseille au genre humain de remédier à l'incertitude et à la difficulté d'atteindre la vérité en faisant appel aux jeunes femmes éduquées par Phronesis, la mère soucieuse de Philologie, et, par extension, de l'humanité entière.

La science de Philologie se compose donc d'une part égale de connaissances d'inspiration profane et d'inspiration sacrée. De même, sa dot, réunissant ainsi les deux grands aspects du savoir, est-elle constituée des disciplines libérales de Varron et des mystérieuses « vierges prophétiques ». Au seuil de l'exposé d'Harmonie, l'aspect religieux, absent des présentations des Arts, mais de plus en plus manifeste dans les passages allégoriques à partir du traité d'Arithmétique, s'impose désormais, renouant avec le sort de Philologie tel qu'il est raconté dans le *mythos*. Or, les discours sur le divin requièrent un langage obscur, destiné à écarter les profanes. C'est pourquoi la description des « vierges prophétiques » est allusive et présente la même difficulté d'interprétation que les parties initiatiques du *mythos*. Et surtout, c'est la raison pour laquelle les exposés de ces jeunes femmes sont renvoyés au lendemain, sur un prétexte d'ordre à la fois allégorique et astronomique : la Lune ayant des obligations nocturnes, elle obtient de différer l'examen du cadeau de mariage de Phronesis. Le respect du sacré oblige au silence.

Jupiter conclut l'épisode par une réflexion extrêmement intéressante pour comprendre l'attitude religieuse des derniers païens. Suite à l'intermède amusant des obligations de *Luna*, le père des dieux rétablit le caractère solennel de la circonstance par des propos qui reflètent à la fois la résignation, le regret et la condamnation : il souligne que les sept jeunes femmes « ont été injustement chassées de la Terre, et qu'il conviendrait qu'elles s'établissent dans les astres[17] ».

---

[17] Martianus Capella, *De nuptiis* 9.898.13 : *cum terris indecenter expulsas solis oporteat adhaerere sideribus*.

Une telle attitude, mise avec un sens certain de la dérision dans la bouche du père des dieux, n'est pas rare dans les textes tardifs d'inspiration païenne : injustement chassés de la Terre par l'impiété des hommes qui se sont détournés de leurs cultes, les dieux ont regagné leur patrie astrale[18]. L'idée d'injustice *(indecenter)* liée à ce départ illustre une attitude de condamnation envers ceux qui ont abandonné la religion traditionnelle. Cet épisode contribue à confondre ceux qui, parmi les lecteurs antiques et modernes du *De nuptiis*, ont voulu en faire une œuvre d'inspiration chrétienne[19].

Cette nostalgie du paganisme finissant, qu'on retrouve dans d'autres passages du texte[20], contraste, au sein du *De nuptiis*, avec un espoir de renouveau, présent à la fois dans le *mythos* et dans les derniers traités des arts libéraux. C'est sur ce troisième volet que s'achèvera cette rapide présentation des « choses divines » dans le *De nuptiis*.

---

[18] Pierre CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Paris : Les Belles Lettres / Fayard, 1990, p. 70-74 : à la destruction du Sérapeion d'Alexandrie en 391, le néo-platonicien Olympios s'enfuit après avoir expliqué que la puissance divine a déserté les statues et est remontée dans les cieux. Au IVe siècle apparaît également une traduction en latin du *Discours Parfait*, une œuvre hermétique d'origine égyptienne, placée sous le patronage de Thoth-Hermès. Hermès y prophétise que (*Asclepius* 24), « les dieux, quittant la terre, regagneront le ciel ; ils abandonneront l'Égypte [...]. Ô Égypte, Égypte, il ne restera de tes cultes que des fables et tes enfants, plus tard, n'y croiront même pas ».

[19] *L'interpretatio christiana* du *De nuptiis* s'est imposée durant tout le Moyen Âge jusqu'à ce que les doutes émis par les humanistes finissent par imposer le caractère païen du texte. Mais Antoine CIZEK, « Les allégories de Martianus Capella à l'aube du Moyen Âge latin », *Revue des études latines*, 70 (1992), p. 212, a suggéré chez Martianus Capella une attitude qu'il désigne de « crypto-christianisme », et Sam J. B. BARNISH, « Martianus Capella and Rome in the Late Fifth Century », *Hermes*, 114 (1986), p. 108, n'exclut pas que le *De nuptiis* soit l'œuvre d'un « at least occasional church-goer » !

[20] Notamment au chapitre 1.10, où Mercure et Vertu cherchent en vain Apollon « dans les sanctuaires désertés du dieu », et où ils ne finissent par découvrir qu'« un trépied vermoulu, des sandales pourrissantes, à l'abandon, et, semi-effacé, un recueil de prophéties » : *Sed his adytorum fastigiis specubusque uiduatis absque lauri arentis paucis admodum foliis uittisque semiulsis, quas in Cumano antro post Sibyllam tinearum morsus cariesque carpebant, nihil eius potuit inueniri* [...], *alibi carientem tripodem crepidasque situ murcidas praesagiorumque interlitam memoriam reppererunt*. De même à la fin du traité d'Arithmétique, où l'Art reconnaît qu'il ne sera pratiqué que s'il reste quelques traces d'encens sur ses autels : Martianus Capella, *De nuptiis* 7.802, v. 3 : *si tamen ullus inest nostris super halitus aris*.

3. La perspective de l'apothéose

L'idée d'un départ est évoquée également à propos de la dernière Discipline libérale, présentée à la suite de l'intermède consacré aux vierges prophétiques. Mais, contrairement à celles-ci, Harmonie n'a pas été chassée : elle a délibérément quitté la surface de la Terre, après avoir condamné la stupidité du genre humain, incapable de suivre son enseignement[21]. Et pourtant, la perspective d'une ère nouvelle se profile, à l'occasion de l'union de Philologie et de Mercure : suite à de longues mais fructueuses recherches, le dieu met un terme à la fuite d'Harmonie, tandis que les mérites de la future épouse permettent désormais de dissiper la longue période d'oubli[22]. Une aura messianique entoure la Discipline dont l'enseignement jouit enfin d'un renouveau au sein même du *De nuptiis*.

Au sommet de la hiérarchie, après l'épisode des vierges prophétiques, le retour d'Harmonie, comme l'indique son nom, a une fonction de conciliation qui se manifeste à tous les niveaux de l'œuvre, d'une perspective purement formelle à une conception sotériologique de l'union des mondes humain et divin. Dans sa richesse stylistique, l'introduction du traité rétablit l'équilibre prosimétrique et réunit une profusion de mètres. L'expression poétique, sujette aux critiques d'imperfection, se trouve réhabilitée grâce à la composante musicale fondée sur les lois immuables du nombre : l'antique lien entre vers et musique se trouve restauré à l'occasion du retour d'Harmonie[23]. Les thèmes traités par la Discipline, tout en incluant la « licence fescennine », comprennent

---

[21] Martianus Capella, *De nuptiis* 9.899 : [...] *exosa terrigenae stoliditatis ignauiam, quam meliorum indocilis auget sine fine mortalitas.*

[22] Martianus Capella, *De nuptiis* 9.899-900 : *Denique iam pridem homines dirutaque gymnasia abscedens orbe terrisque damnauit ac uix Cyllenidae indagantis excursibus nunc comprehensa post longae occultationis obliuia de fugae reuocatur reduciturque latibulis. Hanc igitur repertam post saecula numerosa et tandem in usum melicum carmenque renouatam tam uolupe est quam conducit audire*; 9.921 : *Sed quoniam emersa terris uirgo nuptura uanescentia intercapedinatae prolixitatis obliuia iam supero debet uigore discutere.*

[23] Lucio CRISTANTE, « Musica e grammatica nella enciclopedia di Marziano Capella e nella tradizione anteriore », *Atti e memorie dell'Accademia patavina di scienze, lettere ed arti*, 87 (1974-1975), p. 353-379 ; Sabine GREBE, « Die Beziehungen zwischen Grammatik und Musik bei Martianus Capella und ihre Tradition in der Antike », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 37 (1996-1997), p. 293-316.

également hymne cosmologique, prière aux dieux et exhortation à l'amour. À ce propos, la Discipline souligne les unions entre dieux et mortels. Harmonie a une fonction de somme, qui s'étend à l'ensemble de l'Univers. Ce dernier Art, que l'auteur choisit de nommer Harmonie et non Musique, s'inscrit bien sûr dans la tradition platonicienne. C'est sous le signe de la concorde qu'ont lieu les noces de Philologie et de Mercure, union entre une mortelle et un dieu. On se souviendra que dans la partie du mythe, les deux personnages de *Seditio* et de *Discordia* ont été exclus de la cérémonie[24].

De cette perspective d'union platonicienne des principes contraires, on retiendra dans le cadre de ce chapitre les seuls aspects d'ordre sotériologique.

Il est surprenant de constater, dans le mythe, puis dans le traité d'Harmonie, l'insistance sur la parité des sexes devant la perspective de l'apothéose. On trouve une première fois cette idée, formulée explicitement, au chapitre 2.145, à l'occasion d'une description des quatre porteurs de la litière de Philologie. À *Labor*, associé à *Amor* (il est bien précisé qu'il s'agit de l'Amour céleste, et non de l'Amour terrestre) à l'avant, se sont jointes à l'arrière, sur ordre d'*Athanasia* (Immortalité), *Epimelia* (Étude) et *Agrypnia* (Insomnie), « pour que les deux sexes puissent gagner les cieux » *(ut uterque sexus caelum posset ascendere)*.

Cet ajout souligné de deux figures féminines a fait l'objet d'une tentative d'interprétation par Luciano Lenaz, qui suggère que Martianus Capella prend position dans le débat irrésolu par la doctrine chrétienne de la conservation ou non du sexe après la mort[25]. Une telle hypothèse paraît peu plausible : les sexes, dans ce passage du *De nuptiis*, ne sont pas entendus comme organes, mais comme distinction générique. Par ailleurs, il ne s'agit pas de la survie de la matière après la mort, mais de l'accès à l'immorta-

---

[24] Martianus Capella, *De nuptiis* 1.47 : *Discordiam uero ac Seditionem quis ad sacras nuptias corrogaret, praesertimque cum ipsi Philologiae fuerint semper inimicae ?* Cf. Platon, *République* 546a-547c sur la naissance des dissensions et des révolutions.

[25] Luciano LENAZ, « Nota a Mart. Cap., II,145 *(ut uterque sexus caelum posset ascendere)* », *Latomus*, 39 (1980), p. 726-735 : la doctrine chrétienne considère que le sexe n'est pas conservé après la mort, mais certains courants dissidents soutiennent la position inverse ; Martianus Capella interviendrait dans ce débat, avec peut-être un accent polémique.

lité, offert désormais sur l'ordre *(praeceperat)* d'Athanasia non plus seulement aux philosophes et aux héros masculins, mais aussi aux mortelles studieuses.

Pour tenter de comprendre ce passage, il n'est pas inutile de rappeler deux autres allusions, au livre IX, à la parité des chances des deux sexes d'accéder à l'apothéose. Les chapitres 904 à 906 décrivent la foule immense qui se presse pour accueillir « la jeune femme qui nous[26] est finalement ramenée » *(ad nos reductae tandem uirginis)*. Comme dans le cas des Disciplines précédentes, Harmonie bénéficie d'un groupe de suivants. Or, ceux-ci se divisent en deux catégories. Il s'agit tant de la foule des jeunes filles que de celle des héros *(tam puellarum... quam heroum populus)*; les deux groupes sont étroitement liés par un effet stylistique : les deux génitifs, rattachés au même nom *populus*, sont unis par la conjonction de subordination *tam... quam*. On remarquera en revanche qu'ils se distinguent par les raisons de leur présence. Les premières accourent pour « apprendre les principes du chant » *(illae ut psallendi materiem discerent)*, tandis que les seconds souhaitent « regagner le souvenir du visage sacré » *(hi ut sacri uultus memoriam recenserent)*.

Les héros (associés aux sages, c'est-à-dire aux philosophes au chapitre 906 : *numerus heroum crinitorumque sapientum*) sont, comme l'a montré Romeo Schievenin, les mortels illustres qui, pour leurs bienfaits, ont mérité l'apothéose[27]. Leur ancienneté leur a probablement permis de connaître Harmonie à l'époque reculée où celle-ci résidait encore sur la Terre au service de l'humanité. Il n'est pas évident en revanche de déterminer le sens du groupe des jeunes filles : même si certaines d'entre elles sont nommées (*Eratine*, *Terpsis*, *famulitio Dionae*, *Pitho*, *Voluptas* et *Gratiae*), il est difficile de les rapprocher d'un ensemble connu de figures. Elles semblent en réalité, comme dans le cas des porteuses de la litière de Philologie au livre II, assurer une fonction de pendant féminin au groupe des héros et des sages. Au livre II, les deux porteuses sont nouvelles dans leurs fonctions, et peuvent désormais obtenir l'apothéose ; de même, les suivantes

---

[26] Si la leçon des manuscrits est correcte, ce qui est vraisemblable, le pronom *nos* souligne le ton messianique du passage, où lecteur et auteur participent au retour d'Harmonie.

[27] Romeo SCHIEVENIN, « Eroi e filosofi nel *De nuptiis* di Marziano Capella (VIII 803 ; IX 904) », *Museum Patavinum*, 1 (1983), p. 115-128.

d'Harmonie au livre IX sont pour la première fois invitées à découvrir l'enseignement de la Discipline ; les héros et les sages, à l'inverse, s'efforcent de ranimer un souvenir, lointain certes, mais qui prouve que l'enseignement d'Harmonie leur a déjà été dispensé par le passé.

Un dernier passage souligne la parité des chances de salut entre les sexes. Il s'agit, toujours dans l'introduction allégorique du livre IX, des deux derniers versets du chant d'Harmonie. Ils illustrent par deux exemples mythologiques une union entre un dieu (Jupiter) et une mortelle (Léda), au chapitre 918, puis entre une déesse (Luna) et un mortel (Endymion) au chapitre 919. Cette réciprocité entre les sexes dans ces deux mythes d'union entre les mondes divin et humain anticipe son actualisation dans les noces de Philologie et de Mercure.

C'est grâce au principe régulateur de l'harmonie que se réalise l'union des principes contraires, dont les mondes humain et divin, les genres masculin et féminin, la culture profane et la culture sacrée, la prose et les vers, la licence fescennine et les thèmes sérieux ne sont que quelques exemples parmi d'autres.

Le thème de la parité des sexes s'inscrit indéniablement dans la pensée de l'Antiquité tardive, imprégnée des spéculations théologiques du néo-platonisme pour illustrer la réunion des principes contraires. On peut s'interroger cependant sur la raison d'une telle insistance sur ce motif précis, en dernier lieu incarné par l'héroïne du récit, la mortelle Philologie promise au dieu Mercure.

On trouvera un élément de réponse dans la *République* de Platon. Le philosophe consacre plusieurs chapitres au rôle des femmes dans sa République idéale[28]. Bien que les natures masculine et féminine diffèrent, les femmes auront les mêmes fonctions que les hommes et recevront donc la même éducation (451e-452a). Chez Platon, la constatation de la diversité des deux sexes s'accompagne de la reconnaissance d'une identité en ce qui concerne les occupations (454c-455e); la nécessité de l'union entre les sexes, poursuit Glaucon, protagoniste du dialogue, sera fondée sur l'amour (458d), si bien que les mariages seront « aussi saints que possible », car ils se produiront entre pairs, c'est-à-dire entre hommes et femmes aux qualités comparables (458e).

Il est probable que Martianus Capella s'appuie sur ce passage de la *République* de Platon pour illustrer de façon conséquente

---

[28] Platon, *République* 451c-460b.

l'idée, par ailleurs originale au sein de la littérature antique, de la parité des sexes devant la perspective de l'apothéose. En effet, Philologie et Mercure sont à plusieurs reprises décrits comme égaux dans leurs mérites[29].

Il est possible aussi que la tendance à l'allégorie qui, dans des textes de la fin du IVe siècle, laisse apparaître une profusion de figures féminines[30] ait contribué à attirer l'attention sur le rôle de la femme, souvent passé sous silence dans la tradition, et ait encouragé Martianus Capella à souligner un statut d'égalité entre les sexes.

4. Conclusion

Comme son titre l'indique, le *De nuptiis* est un épithalame. Par ses ambitions, il occupe toutefois une place exceptionnelle au sein d'un genre littéraire de circonstance : il célèbre les noces d'une mortelle dont l'érudition permet d'accéder à une union divine. Si l'œuvre s'ouvre de manière traditionnelle sur des vers d'Hyménée, sa matière est aussitôt présentée comme nouvelle : dans les mots échangés entre l'auteur et son fils, ce dernier, destinataire de l'œuvre, reproche à son père de réciter des hymnes à la manière d'un prêtre avant d'avoir présenté la matière de son œuvre. Martianus Capella riposte en accusant son fils de « perdre la tête au point de, ayant parfaitement reconnu le début (ἐγέρσιμον) d'une œuvre transparente, y goûter le crépuscule[31] ». Cette réponse de Martianus Capella est polysémique. Les termes ἐγέρσιμον[32] et *creperum* renvoient respectivement au début et à la

---

[29] Voir notamment les propos d'Apollon au sujet de Philologie et de Mercure, Martianus Capella, *De nuptiis* 1.22, v. 29 : *alterutrum cumulat parilem meruisse iugalem*.

[30] Les *Soliloques* d'Augustin, où la Raison est personnifiée, et la *Psychomachie* de Prudence, combat des Vertus et des Vices personnifiés.

[31] Martianus Capella, *De nuptiis* 1.2 : [...] *Martianus interuenit dicens « quid istud, mi pater, quod nondum uulgata materie cantare deproperas et ritu nictantis antistitis, priusquam fores aditumque reseraris,* ὑμνολογεῖς*? Quin potius edoce quid apportes, et quorsum praedicta sonuerint reuelato ». « Ne tu » inquam « desipis admodumque perspicue operis* ἐγέρσιμον *noscens creperum sapis, nec liquet Hymenaeo praelibante disposita nuptias resultare »*.

[32] Concernant les rares occurrences de ce terme dans la littérature, voir Barry BALDWIN, «*Egersimon* in Martianus Capella», *American Journal of Philology*, 108 (1987), p. 697-698.

fin (de l'œuvre), mais aussi à la reconnaissance d'une chose évidente et à la démonstration d'un entendement obscur. Le « crépuscule » que Martianus Capella reproche à son fils de voir dans ce qui est en réalité un « prélude », un « réveil », se réfère aux hymnes que le fils accuse son père de chanter. Celui-ci répond qu'ils interviendront à la fin de l'œuvre, et non au début, qui est clairement un chant d'Hyménée. Mais derrière les sens premiers de prélude et de fin se cachent aussi les idées de réveil et de crépuscule. Le terme d'ἐγέρσιμον prend tout son sens dans le réveil ineffable (ἐγέρσιμον *ineffabile*) suscité par la vision du bouclier d'Harmonie au chapitre 9.911.

Les *Noces de Philologie et de Mercure*, sous le signe du retour d'Harmonie, annoncent un réveil d'ordre culturel, où l'Amour céleste du *Banquet* de Platon permettra aux humains des deux sexes, initiés comme Philologie aux Disciplines profanes et aux pratiques sacrées, de s'unir aux dieux, dont ils seront désormais dignes, car ils auront retrouvé leur origine véritable dans l'harmonie cosmique. Si le fils de Martianus Capella fait preuve de sagesse, il saura lire, derrière l'« ouverture », le sens caché du « réveil » qui anime l'ensemble de l'œuvre.

Muriel BOVEY
Lausanne